

AVANT-PROPOS

LE NATURALISME SERAIT-IL L'ADVERSAIRE DES SCIENCES SOCIALES? Le succès, dans les années 1980, du postmodernisme et du socio-constructivisme a semblé valider définitivement cette idée. Il est devenu courant de penser que les prétendus « faits de nature » (des couleurs et des sons aux lois de la gravitation et aux atomes, en passant par les différences sexuelles, les maladies ou la mort) ne sont rien d'autre, à bien y regarder, que des constructions sociales. Depuis quelques années, cependant, l'exigence d'admettre que tout, dans les phénomènes naturels et sociaux, n'est pas réductible à la culture ou au langage, fait un retour en force. Les voies de cette *renaturalisation* des sciences sociales sont diverses. Sans doute, les versions les plus réductionnistes des neurosciences et des sciences cognitives, ainsi que les approches évolutionnistes d'inspiration néodarwinienne, sont-elles les plus en vue, dans la mesure où elles n'hésitent pas, avec agressivité souvent, à revendiquer un empire absolu, et sans concessions, sur l'analyse de l'action et de la pensée humaines – en se fondant, dans cette revendication, sur le principe que tout fait social peut être rapporté *en dernière instance* à des mécanismes naturels sous-jacents, produits de l'évolution biologique. Reste que cette option réductionniste, sous-tendue par l'ambition clairement affichée d'unifier les sciences, est loin d'être la seule! Comme le rappellent Michel de Fornel et Cyril Lemieux dans l'article qui introduit ce volume, nombre d'auteurs sont aujourd'hui à la recherche d'une approche permettant d'articuler de façon plus satisfaisante les sciences naturelles et les sciences sociales. Au sein de la nébuleuse qu'ils forment, les écarts sont notables: si certaines options envisagées sont très directement inspirées des sciences de la vie, d'autres viennent de courants qui, en sciences sociales, privilégient une approche praxéologique des faits sociaux; de même, si certaines de ces options défendent un naturalisme d'ordre épistémologique, qui impose de s'aligner strictement sur la méthodologie et les formes de démonstration propres aux sciences de la vie, il en est d'autres qui, plus simplement, s'en tiennent à un naturalisme ontologique, consistant à admettre,

NATURALISME VERSUS CONSTRUCTIVISME ?

dans l'analyse de tout phénomène social, l'existence d'une forme d'extériorité liée à la nature et à la matérialité, et irréductible aux faits de langage et de culture. C'est, d'abord, à mieux explorer l'espace, complexe et particulièrement dynamique, que dessinent aujourd'hui ces différentes voies de *naturalisation non réductionniste* de l'analyse en sciences sociales qu'est consacré le présent volume.

Par là même, l'ambition qu'il affirme est celle de contribuer, d'une part, à sortir de leur sommeil dogmatique les chercheurs partisans de réductionnisme naturaliste, d'autre part, à inciter les défenseurs des postures constructivistes à se montrer moins indifférents vis-à-vis des arguments des premiers. Car ces deux courants de pensée, quoique profondément antagonistes en apparence, ne s'expliquent guère en réalité sur leurs divergences : ils n'ont finalement que peu de questionnements à partager et de terrains d'affrontement analytiques où se mesurer. En examinant diverses tentatives actuelles de dépassement de l'opposition entre naturalisme et constructivisme, le présent ouvrage vise à remédier à cette absence de confrontation, et de dialogue, finalement dommageable aux deux parties.

Comme le rappellent les analyses d'Anne W. Rawls, autour desquelles est organisée la première partie de cet ouvrage, l'approche praxéologique de Durkheim, bien comprise, constitue l'une de ces voies de dépassement possibles. Dans un article de 1996 devenu un classique, et dont nous offrons ici la traduction, précédée d'une mise en perspective par Michel de Fornel, Anne Rawls met en évidence le déploiement, au cœur de ce maître-ouvrage que sont *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, d'une théorie « socio-logique » de la connaissance, proprement révolutionnaire – théorie qui a été généralement occultée comme telle, ou confondue avec la *sociologie* de la connaissance de Durkheim, ce qui empêcha de voir en quoi elle permettait de fonder l'objectivité de la connaissance d'une manière qui, pour n'être pas naturaliste ou empiriste au sens classique, n'était pas pour autant socio-constructiviste ou idéaliste. Pareille perspective méritait bien un débat : aussi avons-nous demandé à Rod Watson et Wes Sharrock, Albert Ogien, Harold Garfinkel, Richard Hilbert et Bruno Karsenti, de réagir aux propos d'Anne Rawls, en offrant à cette dernière la possibilité de répondre aux objections qui lui ont été ainsi formulées.

La voie praxéologique que dessine Anne Rawls, en opérant un rapprochement entre la démarche de Durkheim et celle de Garfinkel, n'est cependant pas la seule manière d'envisager une navigation réussie entre le Charybde du réductionnisme naturaliste et le Scylla du constructivisme. La seconde partie du volume donne la parole à des sociologues, comme Dominique Guillo ou Alain Desrosières, à des philosophes, comme Luc Faucher, Edouard Machery, Laurence Kaufmann et Fabrice Clément, et à des historiens, comme Étienne Anheim et Stéphane Gioanni, pour explorer et défendre, à partir de leurs objets propres, les voies qui leur semblent les plus prometteuses pour offrir aux sciences sociales la perspective d'une naturalisation sans réductionnisme.